

**Lycée Anguier-Cayet – Eu**

# **D'un rivage à l'autre**

**Quatre vagues  
d'émigration russe**

**Témoignages**



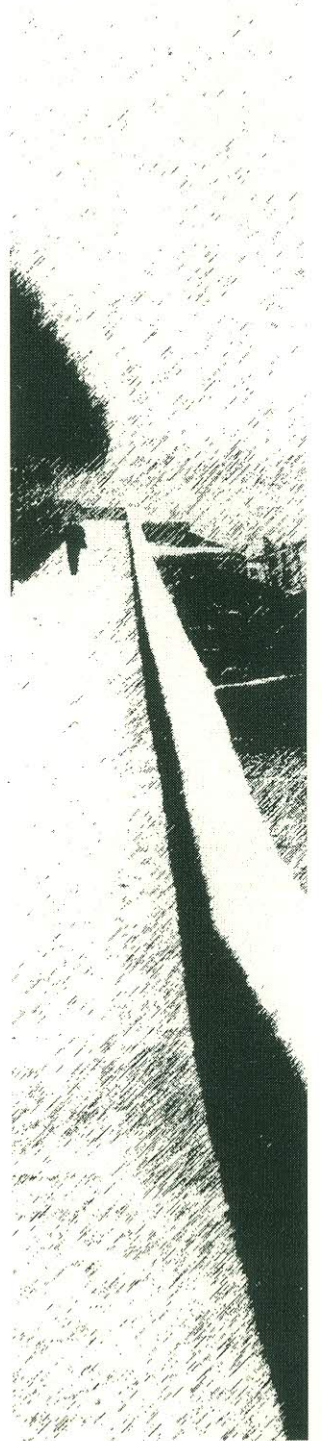
Lycée Anguier-Cayet – Eu

# D'un rivage à l'autre

Quatre vagues d'émigration russe



Témoignages  
(extraits)



# Emigration

Une formule poétique dit : « En entrant dans le pays Emigration, j'adresse à Dieu une silencieuse prière. » Le poète ne part ni en train ni en avion, ni même à pied : il *entre* en émigration, et ce faisant nous envoie un signe de son passage dans cet autre état, dans cette autre qualité, tout en implorant la grâce de la plus haute instance.

Qui n'a pas connu l'émigration peut la mesurer à l'échelle de l'intellect, de la sympathie et même de la compassion, mais il n'en prendra jamais complètement conscience : pour cela, il faut la vivre.

L'émigration n'est pas un impératif de telle ou telle époque, elle en est une composante de l'Histoire.

Dès les temps les plus anciens, nous savons qu'il y a eu des déplacements de peuples entiers aussi bien que d'individus isolés. L'émigration, ce sont les jambes de l'Histoire. L'émigration est la douleur de l'Histoire, elle en est aussi le maçon.

L'émigration russe est entrée dans l'histoire contemporaine en quatre vagues. Elles ont déferlé tout au long du XXe siècle, mais elles viennent des profondeurs du XIXe, et leur ressac touche aux rivages du troisième millénaire.

Par « première vague » on entend généralement l'émigration qui a suivi la prise du pouvoir par les bolcheviks, dans les années 1917 à 1926. La plupart de ces émigrés sont partis (ont fui) volontairement, mais il y a eu aussi des cas d'exil forcé. Ce fut le premier exode politique massif. Les gens fuyaient un régime détesté, pour sauver leur vie et celle de leurs proches de la terreur rouge qui s'était emparée du pays. Le génotype du travailleur intellectuel, lentement formé au cours des siècles, fut perdu pour la Russie. Ensuite, sur place, c'est celui du travailleur de la terre qui fut anéanti. La tragédie des destins individuels se conjugait à celle d'un état et de tout un peuple.



La deuxième vague date du lendemain de la deuxième guerre mondiale. Il s'agit pour l'essentiel de ceux qui, emmenés de force en Allemagne pour y travailler, n'avaient pas voulu rentrer en Russie : les « sans-retour ». Parmi eux, qui le plus souvent avaient grandi sous le régime soviétique, on trouve les professions et les situations sociales les plus diverses. Cette deuxième vague a connu une autre tragédie : la plupart des « sans-retour » n'ont pu rester en Occident comme ils le souhaitaient et ont été livrés à Staline par les Alliés. Plus de deux millions de personnes ont ainsi été victimes de la répression, fusillés ou envoyés dans les camps et les prisons.

La troisième vague est celle qui a déferlé hors de Russie depuis le début des années 70, pour s'achever en douceur avec la perestroïka. Elle était composée essentiellement d'intellectuels, soit dissidents, soit simplement à la recherche de meilleures conditions de vie et de travail. On la qualifie souvent « d'économique », ce qui est loin de correspondre à la réalité. On y compte beaucoup de juifs, soumis en URSS à des discriminations sur le critère de la nationalité.

Et voici la quatrième... Ce n'est même pas une vague, mais plutôt une multitude de petits ruisseaux qui coulent en tous sens. C'est la plus naturelle de toutes.

Le génotype de l'intellectuel, perdu pour la Russie, n'a pas disparu sans laisser de trace. Il s'est enraciné dans de nombreux pays, enrichissant la culture mondiale. Ainsi les compositeurs Igor Stravinsky et Serge Rachmaninov, toute une pléiade d'artistes de génie, de Kandinsky à Chagall, le grand écrivain Vladimir Nabokov, des scientifiques de toutes disciplines, et des milliers de gens actifs et laborieux, peu connus ou inconnus. La Russie peut être fière d'eux. Par leurs œuvres, ils reviennent dans leur patrie.

Valéry Priymenko



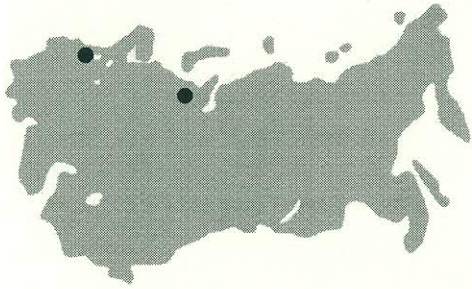
# Valery Arzoumanov

né en 1944 à Kotchmes,  
(République autonome des Komis, URSS)  
arrivé en France en 1974 à l'âge de trente ans.



interviewé le 2 avril 1999 à Eu chez lui, par Julien Golliot,  
en présence de sa femme, Catherine Arzoumanov.





- Où êtes-vous né ?

- Je suis né le 3 août 1944 à Kotchmes. C'est un bout du monde dans la toundra, situé sur la rivière Oussa au nord de la République autonome des Komis. Dans ce lieu extrême de l'Europe, inhabité auparavant, le pouvoir soviétique a installé dans les années trente un camp de travail. Mes parents y ont été déportés tous les deux en 1936 comme « ennemis du peuple » (article 58/10 du code pénal en vigueur à l'époque). C'est symbolique : ma naissance a eu lieu à l'infirmerie du camp, car il n'y avait aucune assistance médicale ailleurs.

- Pourquoi vos parents ont-ils été déportés ?

- Ma mère, Vera Lvovna Guilderman, originaire de Tchita en Sibérie orientale, a été arrêtée à Irkoutsk « grâce » à son premier mari Ivan Vassilievitch Kornilov, d'origine paysanne, à l'époque petit fonctionnaire du Parti communiste à Leningrad. Il a été arrêté en 1934 comme « opposant trotskiste » et a disparu. Il paraît qu'il a été fusillé. Ma mère a été condamnée à son tour à cinq ans de travaux forcés comme membre de la famille d'un ennemi du peuple. Ma grand-mère, Khava Leontievna Guilderman a été déportée à son tour en 1938, ainsi que mon oncle Rouvim Lvovitch Guilderman. Ma sœur Galina, née en 1932, s'est donc

retrouvée seule à l'âge de six ans et a été placée dans un orphelinat, personne ne savait où. Mon père, Grant Seviïevitch Arzoumanov, originaire de Choucha au Haut-Karabach, étudiant-ingénieur à Bakou, a été arrêté sur lettre anonyme de dénonciation d'un voisin, ce qui était très courant à l'époque. Il a été aussi condamné à cinq ans de travaux forcés. A cette époque il était déjà marié et sa première femme est restée seule avec deux enfants, Elvira née en 1933 et Levon qui avait six mois. Il a été envoyé lui aussi à Kotchmes où il a rencontré dans le camp ma mère.

Pendant la guerre, toutes les peines des « politiques » étaient rallongées jusqu'à nouvel ordre. Mais mon père, pour son « bon travail », a été libéré dès 1942. Il a été assigné en relégation à vie dans le Nord. Il est resté à Kotchmes, près du camp, et y a exercé un travail de petit comptable. Ma mère a été libérée un an plus tard avec le même statut. Tous les deux pensaient que leurs vies précédentes étaient perdues pour toujours, car ils n'avaient pas le droit de quitter le Nord. Ils se sont alors installés ensemble, dès 1943, dans une toute petite pièce d'un baraquement près du camp. Cette même année, ma mère a réussi à retrouver sa fille grâce à un ami libéré un peu plus tôt. Ma sœur Galia est arrivée à Kotchmes, et quelques mois plus tard, je suis né.

Je ne vais pas plonger dans les détails de cette vie. Ils sont connus et ont été très bien décrits par des grands écrivains russes comme Chalamov, Evguenia Guinzbourg, Soljenitsyne... J'ajouterai seulement que ma mère ne pesait que trente-huit kilos à sa « libération ».

- Combien de temps avez-vous vécu là-bas ?

- Quand j'avais un an, mes parents ont déménagé à Vorkouta, à environ cent cinquante kilomètres plus au nord. Fondée d'urgence quelques années auparavant sur un grand gisement de charbon récemment découvert, indispensable pour le pays en guerre, Vorkouta, entourée de ses mines et de ses nombreux camps, était déjà en 1945 une véritable petite ville. On a attribué à mes parents



deux pièces dans un baraquement à Predchakhtnaïa, petit village situé près de la mine n°2, Kapitalnaïa, située à cinq kilomètres de la ville même. Mes parents ont trouvé du travail. Ma grand-mère, libérée, nous a rejoints ainsi que plus tard mon frère Levon et ma deuxième sœur Elvira, quand en 1949 ils ont perdu leur mère. Ma soeur Elvira, après une année passée avec nous, est repartie à Bakou chez une tante. Notre vie à cinq a commencé à se stabiliser petit à petit. Nous sommes restés à Predchakhtnaïa presque douze ans.

- *Quels étaient vos rêves d'enfant ?*

- J'avais une imagination débridée. Et dès que j'ai commencé à faire de la musique, j'ai rêvé d'une vie de concertiste virtuose. Je me voyais dans les capitales du monde entier, avec de grands immeubles et plein de voitures. Une partie de ce rêve s'est réalisée d'ailleurs : les grandes villes avec des grands immeubles et des voitures, je les ai malheureusement partout !

- *Quelle est l'image la plus forte de votre enfance ?*

- Il y en a deux. En premier lieu, ce n'est pas l'image, mais plutôt le sentiment des relations familiales avec ma mère, mon père, mon frère et mes sœurs ... c'est évident. Ensuite, si on parle de l'image, c'est le contact avec la nature, cette



*Vorkouta, 1951. Elvira.*



*Vorkouta, 1948. Valery et sa mère.*



*Vorkouta, 1950. La mère de Valery, sa sœur Galia, sa grand-mère, Valery, son père et son frère Levon.*

nature du grand Nord dans lequel on vivait, la toundra. Ce sont des choses, disons, fondamentales.



- *Qu'est-ce que vos parents vous ont apporté de plus important ?*

- On a vécu, maintenant je le comprends, dans un milieu atroce. Vorkouta, ville minière, était peuplée, je crois, pour deux tiers des gens des camps et de leurs geôliers, et pour un tiers d'ouvriers sans racines et sans culture venus de toute l'URSS dans les années cinquante, pour gagner de l'argent dans les mines où les salaires étaient plus élevés que dans le Sud.

Le mérite de mes parents, surtout de ma mère, a été de tenter, dans cet entourage difficile, de construire une vie familiale sur de véritables valeurs humaines : l'amour, la moralité, le goût des études. Dès qu'ils ont pu, mes parents ont commencé à acheter des livres, des albums d'art. Pour mes neuf ans ils ont acheté un piano. Ma mère me lisait beaucoup et m'a poussé à lire. Mon père, musicien amateur, jouait souvent à la maison, d'abord à la mandoline (il avait fait partie d'un ensemble amateur à Bakou dans sa jeunesse), puis au piano qu'il a appris seul à Vorkouta. Ils n'ont pas toujours réussi dans leurs efforts, mais ce qu'ils ont fait est déjà énorme. Ma mère disait à la fin de sa vie : « Je peux mourir tranquille parce que j'ai élevé mes deux enfants et je leur ai donné un métier ». Ma sœur Galia est devenue médecin et moi musicien. Sortir de ce milieu, c'était presque miraculeux.

- *Et les enfants de votre père ?*

- Ma sœur Elvira n'est jamais revenue à Vorkouta. Elle a fait aussi ses études de médecine à Bakou, où elle a travaillé ensuite comme médecin en bactériologie. Au début des années quatre-vingt-dix, elle a fui les pogroms antiarméniens et elle est actuellement réfugiée à Erevan, en Arménie, où elle exerce le même métier.

Mon frère Levon, qui a rencontré beaucoup de problèmes dans sa jeunesse, est mort à Vorkouta à l'âge de vingt et un ans d'un ulcère à l'estomac mal opéré.

- *Où travaillaient vos parents ?*

- Mon père travaillait dans une sorte d'entreprise de travaux publics, il construisait des routes. Il avait un poste d'ingénieur et s'occupait de l'organisation du travail.

Ma mère, au début, travaillait comme petite employée dans une entreprise qui construisait des maisons. Elle a cessé de travailler quand j'avais douze ans. Une fois réhabilitée à la fin des années cinquante, elle a eu droit à une retraite anticipée à cinquante ans.

- *Que signifie « réhabilité » ?*

- Après le Vingtième Congrès du PCUS en 1956, pendant lequel Nikita Krouchtchev a dénoncé les crimes du pouvoir stalinien, on a commencé à réviser petit à petit les dossiers des anciens « ennemis du peuple ». L'état a reconnu la non culpabilité de la majorité des anciens « politiques » et les a rétablis dans leurs droits civiques. Cela signifiait la possibilité d'accéder à des postes à responsabilité, à une retraite normale et surtout le droit de quitter le Nord.

- *Votre père a-t-il été réhabilité lui aussi ?*

- Oui, mais plus tard, au début des années soixante. J'ai oublié de vous dire qu'au moment de leur arrestation, tous les deux étaient des communistes convaincus. Et mon père, malgré les atrocités qu'il avait subies, a demandé sa réintégration dans le Parti, qu'il a obtenue. Ma mère n'a pas voulu : elle avait perdu ses illusions communistes à jamais.

- *Comment s'est déroulée votre enfance ?*

- Comme je vous l'ai déjà dit, nous ne vivions pas dans la ville même. Dans le centre de Vorkouta, il y avait la direction, les bâtiments administratifs. Le reste, c'était des petits villages autour des mines. J'ai donc vécu dans un village au milieu de la toundra. A côté de chez nous il y avait un camp pour femmes, et un peu plus loin, à un kilomètre peut-être, derrière la ligne de chemin de



fer, un grand camp pour hommes. Le « bâtiment administratif » de l'entreprise de mon père, un baraquement comme les autres, se trouvait en face du camp.

Mes parents travaillaient, j'allais à l'école jusqu'à 13 heures, et tout le reste du temps j'étais seul avec mes copains. A cette époque ma grand-mère était déjà morte et ma soeur Galia, qui avait douze ans de plus, était partie faire ses études à Gorki. Nous passions notre temps dans les rues, ou dans la toundra le plus souvent. En hiver, nous faisons beaucoup de ski, du patin à glace, de la luge, nous construisions des igloos. Au printemps, on fabriquait des radeaux pour explorer les innombrables lacs formés par la fonte des neiges. En été, on ramassait les baies dans la toundra. C'était une vie extrêmement libre. J'ai gardé l'odeur de la toundra pour toute ma vie.

- *Quels étaient vos « copains » ?*

- La majorité de mes copains était des « citoyens de deuxième catégorie ». Il y avait une grande différence entre ces derniers dont les parents étaient passés par les camps et les autres, les enfants des dirigeants, des militaires, « citoyens de première catégorie ». On les appelait « les purs ». Quand j'ai commencé à jouer du violon, j'avais le droit d'être admis dans certaines familles de première catégorie : « cela ne fait rien, il joue de la musique ».

Il y avait beaucoup d'Allemands. Quand la guerre a commencé, de nombreux Allemands du pays ont été relégués ou emprisonnés, j'avais donc aussi quelques copains allemands. Il y avait beaucoup d'enfants de « politiques » et il y avait les enfants des « droits communs ». On formait une bande de copains très hétérogène. On faisait avec des bandes d'autres quartiers des bagarres, parfois même assez violentes : on fabriquait des armes, des sortes de pics, d'épées, de boucliers. Après, ce fut l'époque des vélos, on m'a acheté un vélo. On faisait des bagarres à vélo, bande contre bande, on se fonçait dessus.

On passait beaucoup de temps sur les traces de l'armée. D'ailleurs ce n'était pas une véritable armée, il s'agissait de la Vokhra, les gardiens de camp qui portaient des uniformes militaires et étaient armés de fusils et de kalachnikov. On allait souvent sur les lieux de leurs tirs d'entraînement pour ramasser ce qui restait, les balles, les cartouches vides. Certains volaient des munitions. On m'a entraîné une fois pour voler plusieurs masques à gaz. Certains volaient des cartouches pleines et des charges de dynamite qu'on faisait ensuite exploser dans un feu au milieu de la toundra. Il y avait des démêlés avec la police.

A Predchakhtnaïa on construisait beaucoup de bâtiments. Les chantiers étaient assurés par les zeks et entourés aussi de miradors et de barbelés comme les camps. A partir de 16 heures, après le travail, les chantiers vides nous appartenaient, on y faisait pas mal de bêtises.

C'était une vie assez tourmentée. Dans ma famille, mes parents faisaient tout pour que j'aie le moins de contact possible avec ce monde-là. J'ai commencé à faire de la musique, ce qui a dû me sauver en partie.

- *La présence militaire était-elle forte ?*

- Oui, il y avait des uniformes partout. Le supérieur de mon père avait un titre de capitaine ou major, je ne me souviens pas exactement. Son entreprise était dirigée par un vrai général. Il y avait aussi des chiens de garde. Quand j'avais neuf ans, un berger allemand d'un aspect redoutable s'est lié d'amitié avec moi.

- *Les divisions sociales étaient-elles importantes ?*

- Extrêmement importantes. Nous, les « ex-camps », n'étions pas considérés comme des gens à part entière, puisque la réhabilitation pour ces gens-là n'est venue que vers la fin des années cinquante. Mon père, par exemple, travaillait à un poste d'ingénieur. Il n'avait pas de diplôme, car il avait été emprisonné avant la fin de



ses études, mais il connaissait le métier. Son chef, gradé de l'armée, ne connaissait pas ce métier mais percevait un salaire supérieur. Mais lui était politiquement correct. C'est universel...

- *Quand avez-vous pris conscience de l'état politique de votre pays ?*

- Très tôt. Mes parents étaient passés par les camps, et le climat dans la famille était très critique. Je me souviens, quand j'avais huit ans et demi, Staline est mort et nous, tous les gamins de notre bande, nous nous sommes réunis dans notre «état-major», une cabane que nous avons construite au milieu de la toundra avec le bois trouvé ou volé sur les chantiers. Quelqu'un a dit : « Staline est mort ». Il y avait des enfants de droits communs et de « politiques », certains ont pleuré. Mais moi j'ai dit : « Non, c'est bien ».

- *En parliez-vous librement dans votre famille ?*

- L'histoire était très présente. Mes parents étaient passés par des épreuves terribles qui faisaient très fortement partie de la vie familiale. Surtout pour ma mère qui a ensuite écrit ses souvenirs où elle a raconté ce qu'elle a subi. Elle avait une mémoire très éveillée. Ma sœur Galia a connu comme mes parents un sort difficile. Après l'arrestation de toute la famille, on l'avait placée dans un orphelinat misérable à Atchinsk en Sibérie. Elle y a vécu sept ans et a souffert de la faim, de maladies et d'humiliations. Ma grand-mère, déjà âgée à la sortie du camp où elle aussi avait subi des atrocités, était psychologiquement affectée. Une nouvelle vague d'arrestations s'est abattue sur les anciens « ennemis du peuple » au début des années cinquante. De nombreux amis de mes parents ont été de nouveau arrêtés, et ma famille courait de grands risques de les rejoindre. Dans un accès de panique, ma grand-mère s'est pendue. J'avais à l'époque huit ans.

On a donc vécu avec tout cela dans la famille.

- *En parlez-vous avec vos enfants ?*

- Nous avons aussi essayé d'entretenir cette mémoire. Évidemment, avec le temps, cela devient un peu mythique. Mais, si on ne le surestime pas, c'est utile. Je n'en parle pas souvent, mais quand mes enfants me posent des questions, je réponds comme je peux. Parfois cela ne les intéresse pas, cela les ennue.



*Irkoutsk, 1936. La grand-mère de Valery, son oncle, sa sœur Galia et sa mère, peu de temps avant leur arrestation.*

- *Comment avez vous découvert le monde de la musique ?*

- Comme je vous l'ai dit, mon père était musicien amateur, il jouait de la mandoline. Avec son ami à la guitare, Erich Germanovitch Deringer, un Allemand de la Volga, il jouait souvent en soirée. Il n'y avait pas de télévision, pas beaucoup d'amusements. On s'amusait de cette façon là. Maintenant je me



demande si ce n'est pas la meilleure façon de passer le temps. Nos soirées avaient lieu dans une de nos deux pièces, et, petit à petit, j'ai commencé à jouer avec eux à la mandoline. Ensuite, j'ai commencé à jouer seul, à l'oreille, sans connaître les notes.

- *Quelles sont vos premières impressions musicales ?*

- Je me souviens de mon premier « concert public » vers l'âge de cinq ou six ans.. C'est une sorte de légende familiale. C'était au Club de Prechachtnaïa (l'équivalent d'une salle des fêtes d'un tout petit village). On m'a laissé jouer deux chansons... que je recommençais sans m'arrêter. Cela a commencé à durer un peu trop. Et derrière, dans les coulisses, on m'a fait des signes pour que je m'arrête. Je ne comprenais pas et je continuais à jouer... Finalement quelqu'un a crié : « Arrête-toi ». Alors je suis parti au milieu d'une phrase. C'était ma première expérience de scène.

- *Quel a été votre parcours scolaire ?*

- L'école à mon époque commençait à sept ans, mais on m'y a fait entrer une année plus tôt, à six ans, car il paraît que je m'ennuyais. Le système était le suivant : il y avait d'abord une école de dix classes qui donnait l'équivalent du baccalauréat. Après on pouvait passer les concours du supérieur. Il est évident que là où on vivait, ce n'était pas possible. Il fallait donc « descendre » dans le pays, comme on disait à l'époque, car on était dans le Nord.

Parallèlement, à neuf ans, j'ai commencé des études de musique. Une école de musique s'est ouverte alors à Vorkouta. J'y suis resté pendant cinq ans. Ensuite ma mère m'a amené à l'âge de quatorze ans à Leningrad où j'ai eu la chance d'être admis à l'École spéciale de musique.

A l'époque il n'y en avait que deux dans le pays : une à Moscou, une à Leningrad, mais celle de Leningrad qui s'appelait à l'époque « l'École de musique pour enfants doués », avait un internat qui

comptait environ cent élèves. La porte d'entrée étant extrêmement étroite, j'ai eu une chance folle d'y être admis.

- *Qu'est ce qui vous a le plus marqué lorsque vous êtes arrivé à Leningrad ?*

- J'ai eu beaucoup de mal à m'habituer car c'est une ville énorme. Comme toutes les grandes villes, c'est difficile pour un adolescent. Je m'y suis senti très seul. Les conditions à l'internat n'étaient pas faciles non plus. Au début on était neuf dans la chambre et pas tellement bien nourri. Il m'a fallu deux ou trois ans pour vraiment m'habituer à cette vie. Le milieu de l'école spéciale était un milieu particulier. Il y avait une très grande tension. Les gens travaillaient énormément. J'avais beaucoup de retard à rattraper. Petit à petit, cette ambiance de futur musicien professionnel m'a englouti, et là j'ai commencé à me sentir bien.

Mais malheureusement j'étais très peu curieux en dehors de mes études. J'ai vécu dans une ville très riche culturellement. L'internat de notre école était à cent mètres du Kirov, où nous avions l'entrée gratuite. Le Kirov, c'était un théâtre d'opéra très connu. A l'époque son ballet était déjà célèbre dans le monde entier. Je ne suis pas allé voir un seul ballet pendant toutes ces années. J'ai écouté deux ou trois opéras et c'est tout. On avait aussi l'entrée gratuite pour les concerts du Conservatoire et du Studio d'Opéra qui étaient également à côté de l'école. J'en ai peu profité. On avait le Musée de l'Ermitage, le Musée Russe, avec des collections magnifiques. J'ai dû y aller seulement trois ou quatre fois.

J'avais un ami qui était amoureux de la ville, il la connaissait très bien. Moi, je cherchais surtout le contact avec la nature. Le dimanche, quand on avait l'autorisation de s'absenter toute la journée, je me promenais soit le long des canaux ou des ruelles endormies en dehors du centre, soit sur le Golfe de Finlande ou dans la campagne voisine. Cette nature m'a beaucoup attiré. Avant



je ne connaissais que la toundra, là il y avait les forêts et la mer, et c'était très beau.

- *Certains de vos amis vous ont-ils marqué ?*

- Oui. Il y a deux types d'amitié. Il y a les gens très proches avec lesquels vous faites vos études et vous vous amusez. A l'école spéciale il y avait aussi un autre type de relation qu'on ne connaît pas souvent dans d'autres milieux, une relation de bas en haut. Les élèves plus âgés, qui jouaient mieux que nous, étaient l'objet d'une grande admiration. Et ainsi d'autres liens se créaient. J'ai gardé toute ma vie cette relation avec des gens très doués musicalement.

- *Qu'avez-vous fait à la sortie de cette école ?*

- Je l'ai terminée en 1963 comme violoniste et compositeur. Je suis entré au Conservatoire supérieur de Leningrad la même année. J'ai continué mes études de violon avec M. Komissarov et de composition dans la classe de V. Salmanov.

En 1968, à l'obtention de mon diplôme, j'ai été nommé professeur de composition et d'analyse dans mon ancienne école qui s'appelait maintenant Ecole spéciale de musique de Leningrad. Parallèlement j'ai été admis en aspirantura au Conservatoire supérieur où j'ai enseigné à la chaire d'instrumentation. En 1968 j'ai été aussi admis à l'Union des compositeurs d'URSS, grande distinction pour un jeune compositeur.

Jusqu'à mon départ d'URSS, j'ai eu beaucoup de chance dans ma carrière de compositeur. Mes compositions étaient jouées par des solistes et formations connus de Leningrad. Et j'ai beaucoup écrit pour le cinéma, la télévision, la radio.

- *Quelles activités aviez-vous en dehors de la musique ?*

- Je jouais un peu au foot. J'aimais bien. Beaucoup plus tard, au début des années soixante-dix, j'ai même formé une petite équipe



*Leningrad, 1962. Devant l'internat de l'Ecole spéciale de musique, Valery et son meilleur ami Slavik Osipov, élèves de dixième classe.*

à la Maison des compositeurs de Repino, près de Leningrad. Mais on était des nuls. Quand on jouait entre nous, c'était bien. Une fois on a invité une équipe de musiciens qui jouaient des instruments à vent. Là on a compris à quel point on était limité. Les compositeurs, petits intellos... J'aimais bien faire du vélo. A la même époque j'ai fait un voyage assez long de Riga à Minsk.



- Vos parents ont-ils toujours vécu en Russie ?

- Oui, mes parents sont nés en Russie. Le Haut-Karabach en faisait alors partie. Ils sont enterrés tous les deux à Belgorod-Dniestrovski, où ils sont descendus vivre à la retraite en 1962. C'est une petite ville de l'ancienne Bessarabie roumaine, à l'ouest d'Odessa qui faisait partie de l'URSS. Maintenant c'est une région de l'Ukraine indépendante.

Du côté de ma mère, j'ai de la famille dans plusieurs pays. Mon grand-oncle Jakov Guilderman, prisonnier des Autrichiens à la Première Guerre mondiale, a vécu tout le reste de sa vie à Zagreb, en Croatie. Ma tante Tsiva Guilderman s'est mariée en 1922 à Tchita avec un jeune prisonnier de guerre hongrois et est partie tout de suite vivre en Hongrie. Ma mère les a retrouvés tous les deux par la Croix Rouge en 1964.

Du côté de mon père, il y avait une famille très nombreuse. Certains ont disparu pendant la Révolution et la seconde guerre mondiale. Mais mon père n'a pas cherché à les retrouver.

- Vous reste-t-il de la famille en Russie ?

- Il ne me reste personne de la famille proche là-bas. Ma sœur Galia a émigré avec sa famille il y a quelques années aux USA. Et l'Arménie, où vit Elvira, est devenu un état indépendant.

- Quelle image de la France aviez-vous en URSS ?

- J'en avais une image plutôt culturelle. A l'école et au conservatoire on étudiait sérieusement la musique française. Par ce biais j'avais une image assez épurée et symbolique de la France. Et puis la littérature française est très connue en Russie et j'ai lu des auteurs classiques français dans mon enfance et ma jeunesse. Le cinéma français était aussi très présent. Quand j'avais vingt ans, il y a eu un festival de films français à Leningrad. Pour moi c'était une grande découverte. Le film qui m'a peut-être le plus impressionné a été le film de Tazieff consacré aux volcans. Il y

avait un autre film qui s'appelait « Les Amants de Teruel », je ne connais pas son titre original car les films en Russie changent souvent d'étiquette pour tout un tas de raisons. C'est une sorte de film-ballet qui se passe à Teruel, un film surréaliste qui m'a beaucoup marqué.

- Pourquoi avez-vous quitté l'URSS ?

- C'est assez complexe. C'est une question qu'on m'a posée plusieurs fois dans ma vie et je ne peux jamais répondre en quelques mots. Il y avait plusieurs raisons pour que je fasse ce pas. D'abord c'était pour des raisons familiales. A cette époque j'étais déjà marié avec une Française. Mes parents étaient morts depuis plusieurs années, je n'avais plus d'attaches.



*Près de Leningrad, 1973. Avec Catherine sur la plage de Komarovo.*



*Comment avez-vous rencontré votre femme ?*

- J'ai rencontré Catherine en février 1973 près de Leningrad. Elle était à cette époque étudiante en russe à Minsk. Jusqu'à la fin de l'année universitaire, on s'est rencontré souvent, puis elle est repartie en France. Ensuite, plusieurs fois elle est revenue me voir, il fallait aussi s'occuper des formalités de mariage qui n'étaient pas faciles à l'époque.



*Leningrad, février 1974. Mariage de Valéry et Catherine.*

*- Qui a eu l'initiative de quitter l'URSS ?*

- Plutôt moi. Ma femme était prête à y rester. Moi, j'étais beaucoup plus sceptique.

*- Vous préférez la France ?*

- J'avais une vague idée que nous vivions dans un pays policier et que la démocratie était en Occident. Il y avait une autre raison

aussi : un musicien doit voyager. Je ressentais très mal le fait de ne pas pouvoir étudier à l'étranger. Je voulais faire mes études de composition à Paris avec Olivier Messiaen. Je n'avais pas le droit, cela m'a paru injuste à l'époque.

*- Les formalités ont-elles été compliquées pour venir en France ?*

- C'était plutôt difficile puisque que chaque cas était jugé de façon imprévisible. On ne savait pas à quoi s'attendre en faisant cette démarche. J'ai été exclu de l'Union des compositeurs, renvoyé « en douceur » de mon travail (on m'a laissé terminer mon année scolaire). Ma musique a été interdite. Mais au moins ils m'ont laissé partir assez vite, en juin 1974, quatre mois après ma demande officielle d'émigrer. J'avais demandé un visa de séjour provisoire. Je n'étais pas déchu de la nationalité soviétique, mais il était bien mentionné dans mon passeport que mon départ était définitif.

*- Comment avez-vous vécu votre départ ?*

- Cela a été extrêmement pénible. Il m'a été dur de quitter le milieu, les amis, les élèves, les professeurs, les collègues. Et pas seulement... Mon pays me manquait énormément. Au début j'ai ressenti mon départ comme un soulagement car j'avais l'impression d'arriver dans un pays libre. Mais rapidement je me suis rendu compte à Paris que cette liberté avait une sorte de revers. Il y avait d'autres contraintes qui ont commencé à me peser et il m'a fallu beaucoup de temps pour les maîtriser.

*- Le voyage lui-même vous a-t-il marqué ?*

- Oui. Sur ce sujet, Brodsky, un grand poète émigré russe, a écrit un poème. Il y parle du vol du monde soviétique vers ce qu'on pensait le monde libre. C'était une sorte de symbole, un grand rituel. Certains le gardent comme un point très fort de leur vie. C'est mon cas. Il y a les adieux avec les amis. C'est une scène



émouvante. A l'époque c'était comme des funérailles. Les gens parlaient à jamais. On ne savait pas que le régime évoluerait et que le retour deviendrait possible. Je me souviens avoir atterri au Bourget. Je me suis dit : « Voilà, je fais les premiers pas sur le sol libre ».

- *Qu'est ce qui vous a le plus marqué à votre arrivée en France ?*

- L'aspect babylonien de Paris m'a paru extrêmement difficile. C'est une ville très dense et il y a beaucoup de monde. Ma première impression de Paris est un peu la même que celle que j'ai eue vingt plus tard à New York, alors que j'étais déjà habitué à la vie occidentale. Je me suis senti tout petit avec un monde énorme à côté et au dessus de moi, avec de très grands immeubles, des voitures et des publicités partout. Tout cela m'écrasait complètement.

- *Parliez-vous français à votre arrivée ?*

- Non, pas du tout. J'ai étudié l'allemand pendant de nombreuses années à l'école et au conservatoire. C'était des études très livresques qui n'aboutissaient pas à grand chose. J'ai appris des milliers de mots en allemand, et je n'étais pas capable de soutenir une conversation. Je ne devais pas être très doué pour les langues. Après, est arrivée la mode de l'anglais et j'ai commencé à l'étudier seul.

Je n'avais aucune notion de français. Quand j'ai rencontré Catherine, elle parlait russe. Donc nous communiquions en russe. Quelques mois avant mon départ, j'ai pris quelques leçons de français. Comme vous le comprenez, ce n'est pas avec quelques cours de français qu'on se débrouille à Paris.

Au début de notre vie parisienne, ma femme m'accompagnait partout. C'était elle qui parlait pour moi. On venait ensemble même au Conservatoire, aux cours d'Olivier Messiaen. Catherine

parlait très bien russe, elle était très patiente, et le plus important est qu'elle aimait et continue à aimer la Russie et sa culture.

- *Pouvez-vous nous résumer vos étapes les plus importantes en France ?*

- J'ai tenté le concours pour entrer au Conservatoire supérieur de Paris, dans la classe de Messiaen. J'ai été admis, ce qui est aussi une grande chance de ma vie. J'y suis resté quatre ans. Catherine continuait ses études à la Sorbonne. J'avais une petite bourse du Conservatoire. Les conditions de départ d'URSS étaient dures à l'époque. On ne pouvait emmener ni objet de valeur, ni argent. Nous avions droit à quatre-vingt roubles soviétiques changés par la Banque d'état, ce qui équivalait à cinq-cents francs. Mais rapidement j'ai trouvé un « petit boulot », des heures d'accompagnement pianistique dans des classes de danse de studios russes à Paris, ce qui nous a aidés à survivre au début.



*Eu, août 1989. Véra, Anna, Jean, Serge.*

Puis on a déménagé partiellement car ma femme a eu un poste de professeur de russe au lycée de Eu en 1975. Notre fille Véra est



née à Paris la même année. Nous nous sommes installés définitivement en Normandie en 1978. Serge et Anna sont nés à Dieppe en 1977 et 1979. Une fois sorti du Conservatoire de Paris, je n'ai pas trouvé de travail dans la région avec mon métier de compositeur. J'avais quelques engagements pour des concerts, notamment avec le conteur Bruno de la Salle. J'ai travaillé épisodiquement avec lui presque trois ans comme musicien. Ensuite, pendant plusieurs années, je n'ai eu aucun travail. Je suis donc resté à la maison et j'ai consacré une partie de mon temps aux enfants qui étaient petits, là il y avait de quoi faire. Pendant cette période, j'ai beaucoup écrit car j'avais le temps et la liberté nécessaires pour le faire.

A partir de 1989, j'ai commencé à avoir de nouveau quelques commandes, pour le théâtre notamment. C'est cette année aussi qu'est né notre quatrième enfant, Jean. J'ai enseigné ensuite le piano à l'École de musique de Rouen. En 1991 on m'a proposé un poste de professeur animateur à l'École nationale de musique de Notre-Dame-de-Gravenchon où, pendant huit ans, je me suis occupé des concerts de l'école, des animations, de tout ce qui est la vie artistique de l'établissement. C'est une grosse structure où il y a une soixantaine de professeurs et presque huit-cents élèves. Actuellement j'enseigne à Rouen, au Conservatoire national de Région où je suis chargé des classes d'analyse et de déchiffrage. J'ai aussi une petite classe de piano à l'École municipale de musique de Mers-les-Bains.

Je consacre tout mon temps libre à la composition. Depuis une dizaine d'années, ma musique est régulièrement jouée en Russie, en France et dans d'autres pays.

*- Vous êtes parti de Russie à l'âge de trente ans. Votre vie est-elle divisée en deux, la période française et la période russe ?*

- Oui, elle est divisée en deux. Que je le veuille ou non. J'avais un ami à Paris qui voulait mettre un point à son passé et recommencer une nouvelle vie. Cela m'a paru toujours artificiel. J'ai essayé de

maîtriser les deux, ce qui n'est pas facile du tout. Mais je crois, chemin faisant, que c'est plus payant. On est moins frustré. On ne peut pas dénigrer ni son enfance, ni sa jeunesse, même mon enfance qui s'est passée dans un endroit très difficile. Les enfants ont une vision optimiste de la vie. Il ne faut pas briser cet optimisme de l'enfance. Sans cette vision positive, l'homme ne peut pas vivre. On ne peut pas dire à un enfant : « Ton pays est mauvais, assume-le ». Cela n'existe pas, un mauvais pays. Tout dépend de la personne, de son implication personnelle dans la vie.

J'ai voulu assumer cette cassure le plus naturellement possible. Maintenant il me semble que je l'assume correctement. Mais beaucoup de gens n'ont pas réussi. Je crois que cela dépend tout d'abord des relations dans la famille. Ma femme est Française, mes enfants sont Français. C'est par eux que je suis le plus fortement intégré dans la société française. Ensuite le travail aussi est facteur d'intégration, mais nettement après.

*- Votre arrivée en France vous a-t-elle ouvert de nouvelles portes sur le plan culturel ?*

- Tout à fait. A Leningrad nous avons surtout été formés sous l'emprise de la musique allemande, c'est une constante russe à partir du 19ème siècle. Notre deuxième inspiration culturelle musicale était française, mais largement après. Nous n'étions pas des ignorants, comme on le croit souvent en France. On évoluait dans un milieu culturellement assez riche. Nous étions musiciens, et la pression politique nous était plus supportable qu'aux autres. La musique étant un langage abstrait, on était plus tolérant avec un musicien qu'avec un peintre ou un écrivain par exemple. Malgré cela, on se sentait dans un milieu fermé.

Quand je suis arrivé à Paris, il y avait beaucoup d'étrangers dans la classe de Messiaen, des Américains, des Japonais, des Australiens. Cette particularité d'ouverture mondiale de Paris m'a paru extrêmement intéressante. Il y avait un autre aspect lié à la personnalité de Messiaen lui-même. Il avait une culture



extrêmement riche, enracinée profondément dans le passé, et en même temps ouverte aux musiques extra-européennes. Il m'a encouragé dans mon intérêt pour ces musiques ainsi que pour la musique orthodoxe que je venais de découvrir. La vie culturelle à Paris m'a paru très riche. On a essayé d'en profiter au maximum. On a beaucoup lu, des livres d'histoire, des livres d'art, de littérature en français et surtout en russe, en particulier les auteurs russes et soviétiques interdits à l'époque en URSS. On allait au concert, au cinéma, au musée. Catherine avait une voiture et on a essayé de voyager en France et en Europe dès que cela a été possible. C'était un complément d'information qui me manquait beaucoup en URSS. Il me semble, après plusieurs années, que j'ai réussi à faire une fusion entre ces deux cultures.

- *La musique relie votre vie en Russie et votre vie en France ?*

- Oui, j'ai un métier international. J'ai eu la possibilité de m'exprimer musicalement ici. Même si ma musique reste russe dans sa problématique artistique, il me semble qu'elle touche les Français aussi. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, on me joue maintenant régulièrement en France. Il me semble que pour un écrivain, par exemple, c'est beaucoup plus difficile.

- *Un concert ou une personnalité vous ont-ils marqué ?*

- Oui, plusieurs musiciens m'ont marqué. C'est un domaine où j'ai vécu beaucoup de moments forts. Celui qui m'a le plus marqué est Chostakovitch. C'était un grand compositeur russe. Sa seule présence dans la salle me faisait trembler. Messiaen m'a marqué par certains aspects de sa personnalité, mais pas d'une façon aussi intégrale que Chostakovitch.

Je peux nommer aussi beaucoup d'interprètes, en particulier Yehudi Menuhin, lors de son passage en Russie en 1964. Il m'a énormément influencé. Certains de mes amis, compositeurs ou interprètes russes comptent beaucoup dans ma vie : des

compositeurs comme Boutsko, Tichtchenko, Banchtchikov, Knaïfel, le violoniste Philip Hirshhorn... Dans ma grande amitié et mon admiration pour eux, je projetais quelque-chose de moi-même.

En ce qui concerne la musique occidentale, j'ai été très fortement marqué dans ma jeunesse par Alban Berg. Notre école était très allemande. Cette musique m'a marqué à vie : Bach, Beethoven, Mozart, Haydn, Schubert, Schumann, Brahms, Mahler. Ils sont toujours avec moi.

- *Quels sont vos écrivains préférés ?*

- Certains auteurs sont avec vous toute votre vie. D'autres vous marquent à un moment précis. Après, vous vous en détachez. Si on me demandait dix noms de la littérature russe, je dirais : Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Tchekhov, Dostoïevski, Boulgakov, Platonov, Soljenitsyne, Pasternak, Mandelstam. Il y en a d'autres.

- *Y a-t-il un ouvrage particulier ?*

- Parmi les livres qui m'ont le plus marqué, il y a *Maître et Marguerite* de Boulgakov, par son aspect fantasmagorique, *Tchevengour* de Platonov, par sa profondeur populaire, *Le Pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne et *Tout passe* de Grossman, par leur humanisme aigu, les derniers récits de Tchekhov, et beaucoup d'autres.

Il y a aussi la littérature étrangère. Toute ma jeunesse s'est déroulée sous l'influence de Thomas Mann. Après, c'était Hesse, Böll, Remarque. Jeune, j'ai aimé *Cent ans de solitude* de Marquez. Kafka et les poètes Lorca et Rilke m'ont aussi beaucoup marqué. J'ai mis en musique plusieurs poèmes de Lorca traduits en russe.

- *Si vous n'étiez pas parti, pensez-vous que votre vie aurait été très différente ?*



- Oui, je vois à peu près à quoi elle ressemblerait. Je rencontre maintenant mes amis, je vois ce qu'ils sont devenus. Je vois ce que j'aurais pu devenir là-bas. Probablement j'aurais eu beaucoup moins de difficultés dans mon métier, puisque j'avais à mon départ une bonne situation professionnelle. Je serais placé plus ou moins haut dans l'échelle sociale. La vie de mes amis a été peut-être un peu moins tortueuse que la mienne. En même temps je me sens plus à l'abri en Occident. La situation politique et économique se dégrade vite en Russie.



*En gare de Minsk, 1990. Départ en famille pour Moscou.*

- *Qu'avez vous gardé de la Russie ?*

- Énormément de choses. On ne se refait pas, on naît avec un visage. Il y a la possibilité de couper complètement et d'essayer de refaire son identité, comme une opération de chirurgie esthétique, si vous voulez. Pour certains cela réussit, pour d'autres non. Moi

j'ai vu que je ne réussirais pas. Il y a une autre solution, celle de ne pas couper les ponts avec le passé. C'est ce que j'ai choisi. Je suis donc resté avec mon arrière-fond que je revendique. Vous voyez, ici il y a beaucoup de livres russes. Après une journée de travail en français, j'arrive à la maison et je me plonge dans ma culture. Il y a donc une sorte de dédoublement, un déchirement. Ce n'est pas vraiment confortable, mais enfin on fait avec. Au moins cela suit la logique de ma vie. J'ai vécu trente ans là-bas et cela ne s'efface pas.

- *Quels contacts avez-vous gardés avec votre pays ?*

- J'ai toujours pensé que les amitiés de l'enfance et de la jeunesse sont très importantes. J'ai donc tout fait pour ne pas couper les liens. Quand je suis parti, c'était difficile. Le pouvoir ne voulait pas de gens comme moi, j'étais un traître. Jusqu'à la perestroïka les contacts étaient compliqués et beaucoup de ceux qui étaient restés là-bas avaient peur de me rencontrer et même de m'écrire. C'était une sorte d'examen pour eux : accepter ou ne pas accepter les contacts avec moi. Maintenant c'est beaucoup plus facile. Les gens ont beaucoup changé. On rejoue ma musique en Russie et nous y allons en moyenne une fois par an. Il est évident que beaucoup d'anciens contacts de ma jeunesse sont renoués à nouveau. Nous nous sommes fait beaucoup d'autres amis dans la nouvelle génération de musiciens. Les Russes voyagent beaucoup plus facilement maintenant, et nous les recevons souvent chez nous.

- *Comment voyez-vous la Russie, comme un tout ou une réunion de plusieurs identités ?*

- Voilà la question. Moi, je suis plutôt partisan de l'intégration. J'estime qu'on a vécu un véritable internationalisme, au moins dans le milieu des musiciens de Leningrad dans lequel j'ai évolué. Il y avait des Kazakhs, des Arméniens, des Juifs, des Géorgiens,



des Russes, des Ukrainiens... Tout cela faisait une sorte de melting pot. J'ai le souvenir de relations assez harmonieuses entre toutes ces nationalités dans le milieu musical.

Cette relation était bien sûr basée sur la propulsion d'une culture de type européen vers ces peuples. Ce phénomène a été remis en question plus tard. Mais on était tous au service de la musique. Et il est possible que ce schéma de la musique classique européenne ait été le seul dans lequel cette intégration internationale était possible. Je vois difficilement comment on aurait pu s'identifier autour de la musique kazakh par exemple.

Les luttes des minorités ont commencé, du moins de façon plus visible, à partir des années soixante-dix. Cette lutte menait à cette division qui s'est réalisée aujourd'hui. Quelles seront ses conséquences, je ne sais pas.

- *Quelle image avez-vous de la Russie actuelle ?*

- Très négative. On en parle souvent à la maison. On a l'impression que le pays se désagrège. On a beaucoup de compassion pour les gens et beaucoup d'inquiétude pour le futur politique de la Russie, et du reste du monde aussi, car tout est lié.

- *Vous avez une meilleure image de la Russie d'avant, c'est-à-dire de l'URSS ?*

- C'était un pays beaucoup plus prospère, plus paisible. Il y avait une sorte de cohésion sociale, même s'il y avait énormément de problèmes d'ordre politique liés en partie à un passé difficile qu'il fallait assumer.

- *Qu'espérez-vous pour la Russie ?*

- Je me dis que les grandes nations ne meurent pas. Elles peuvent se transformer. C'est donc le seul espoir. Je crois qu'un pays n'est pas mort tant qu'il conserve son identité culturelle.

- *Avez-vous des contacts avec d'autres émigrés ?*

- Oui, énormément. Mon époque a été une période d'exode surtout culturel. Il faut dire aussi que les musiciens russes étaient assez prisés en Occident, donc ils partaient facilement, malgré toutes les difficultés que cette démarche impliquait. Nous sommes un peu partout en Europe et aux États-Unis. Ce sont des gens que je comprends très bien parce que nos destinées sont semblables. Nous nous comprenons peut être parfois plus facilement qu'avec des amis ou collègues qui sont restés en Russie. Mon meilleur copain de classe, Slavik Osipov, vit maintenant à Rome. On s'appelle souvent.

- *Pensez-vous avoir une identité particulière ?*

- Oui, tout à fait, parce que notre vie est un peu cassée en deux. Cela fait une sorte d'identité, identité dans cette cassure-là. Quand je vais en Russie, on ne m'identifie pas vraiment comme un Russe. Quand je suis en France dans mon milieu de travail, je ne m'identifie pas complètement comme un Français.

- *Pour vous, de quelle nationalité sont vos enfants ?*

- Ils sont à 90% Français, avec une sorte de zone d'ombre que l'on ne peut pas vraiment contrôler, où leur passé est toujours là génétiquement. On ne sait pas de quelle façon cela peut se manifester, culturellement, linguistiquement... Mais actuellement ils sont plutôt bien intégrés dans la société française. Véra prépare un CAPES d'allemand à Paris. Serge est en licence de droit à Lille et Anna en licence de lettres à la Sorbonne. Jean est encore avec nous, il termine son école primaire.

- *Que penseriez-vous si vos enfants partaient vivre en Russie ?*

- Je considérerais cela comme une catastrophe. Actuellement, au



bout de quelques jours dans ce pays, je veux revenir en France, parce que le pays me semble traverser vraiment une sale période.

- *Quel est pour vous le bilan de toutes ces années ?*

- Quand on me pose des questions sur les mariages mixtes, l'émigration, je dis que c'est difficile. On prend beaucoup de risques, mais c'est très enrichissant. De nombreux mariages mixtes ont mal tourné. J'estime que je n'ai pas perdu. Quand on m'a rejoué pour la première fois en 1989 à Saint-Pétersbourg, les gens sont allés voir ma femme et l'ont remerciée pour moi. C'est significatif. Je ne me sens plus du tout malheureux quand je rencontre mes amis d'autrefois restés en Russie. J'ai fondé une famille, j'ai maintenant un travail intéressant, et j'ai eu la possibilité d'écrire beaucoup de musique.

- *Enfin, quel est pour vous le symbole de la Russie dans laquelle vous avez vécu ?*

- Peut-être certains gestes de la bonté humaine que j'ai rencontrés étant gamin. Il y avait beaucoup de gens qui étaient extrêmement généreux. Ils n'étaient pas riches, mais c'est cette générosité qui m'attire plus que tout le reste.

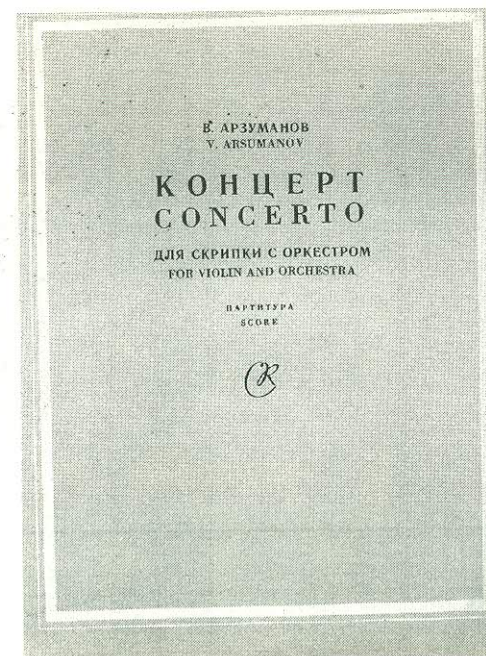
- *Vous n'avez pas retrouvé cette générosité en France ?*

- Non. Le système en Russie était totalement différent. Il n'était pas basé en premier lieu sur l'argent. Les gens n'y étaient pas attachés de la même façon qu'en Occident, ils étaient peut-être moins individualistes. En contrepartie ils étaient divisés par la peur. Ce n'est pas la même division... ■

© V.Arzoumanov, 2000



*Eu, été 2001. En famille.*



*Concerto pour  
violin et orchestre.  
Première partition éditée  
en Russie en 1971.*





*Vorkouta, 1955.  
En classe de sixième.*



*Vorkouta, 1955. Avec son père.*



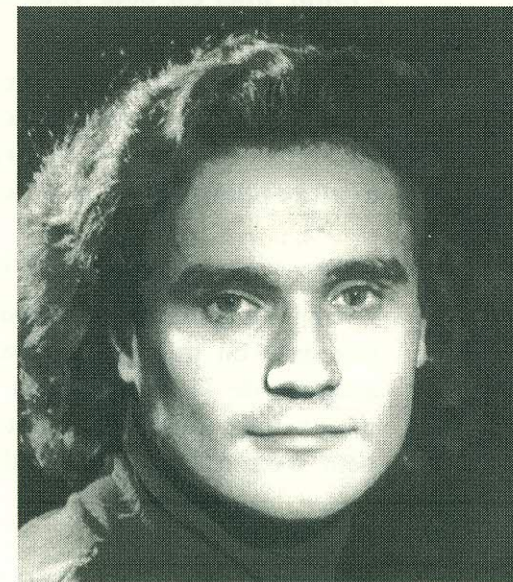
*Près de Kotlas, 1953. Dans un camp de pionniers, Valery et un de ses camarades.*



*Vorkouta, 1956. Les meilleurs élèves de l'école de musique et leurs professeurs (Valery deuxième en partant de droite, rang du milieu).*



*Leningrad, 1964. Valery, étudiant au Conservatoire.*



*Leningrad, 1973.*



СОЮЗ КОМПОЗИТОРОВ  
РСФСР  
ЛЕНИНГРАДСКАЯ ОРГАНИЗАЦИЯ

190000, Ленинград, ул. Герцена, 45

Телефон 311-35-48

20.02.90 № 103

На М \_\_\_\_\_ от \_\_\_\_\_

Уважаемый Валерий Грантович!

Сообщаем Вам, что единогласным решением Правления Союза композиторов Ленинграда от 16.02.90 года Вы восстановлены в качестве члена Союза композиторов СССР и, естественно, члена Союза композиторов Ленинграда. Так как в настоящее время СКЛ обладает самостоятельным и окончательным правом решения вопросов приема и восстановления, мы от души поздравляем Вас с восстановлением справедливости и с ликвидацией одного из печальных следствий эпохи "застойных" времен.

Желаем Вам новых больших творческих достижений и надеемся на Ваше активное участие в творческой жизни Союза композиторов Ленинграда.

С уважением

Председатель Союза  
композиторов Ленинграда



А.Петров

Выписка из заседания правления прилагается.

*Le certificat de réintégration  
à l'Union des compositeurs d'URSS  
le 20.02.90.*

Union des compositeurs  
RSFR  
Organisation de Leningrad

190000, Leningrad, rue Herzen,  
45

Téléphone 311-35-48

20.02 90 N° 103

Cher Valery Grantovitch !

Nous vous annonçons que, sur décision de la Direction de l'Union des compositeurs de Leningrad du 16.02.90, et à l'unanimité, vous êtes réintégré comme membre de l'Union des compositeurs d'URSS et, bien sûr, de l'Union des compositeurs de Leningrad. Etant donné que désormais l'Union des compositeurs de Leningrad peut décider légalement des questions d'admission et de réintégration, nous vous adressons nos très sincères félicitations à l'occasion de la justice enfin rétablie et de la liquidation d'une des tristes conséquences de l'époque de «stagnation».

Nous vous souhaitons de nouveaux et grands succès artistiques et espérons sur votre participation active dans l'activité créatrice de l'Union des compositeurs de Leningrad.

Avec mon respect.

Le Président de l'Union  
des compositeurs de  
Leningrad

A. Petrov



**Imprimé en décembre 2001**  
**Lycée Michel Anguier – Paul Cayet**  
**41 bis rue de la République – 76260 EU**